

LE CALEPIN BLEU

N°91

1^{er} avril 2026



« VIE MINUSCULE »

« Il y a longtemps que je t'aime »	3
Jacqueline Paut « Minuscule »	6
Josy X. « As Tears Go By »	7
Anonyme « Le délateur »	9
Dominique Langlet « Palimpseste ? »	11
Pierre Rosset « Le doudou de Léo »	13
Francis Leder « La minuscule »	15
Philippe Blondeau « Pour nos vies minuscules »	16
Raymond Quesneau « Un monde nouveau »	17
Christelle Mathieu, Cinq textes brefs	20
Stéphane Nogues « Un mauvais jugement »	24
Sylvie Van Praët « Une mèche rousse »	26

L.C.B. n°92 – 1^{er} Mai 2016 – « Libre enfin ! »

« Il y a longtemps que je t'aime »



Je m'étais couchée tôt, j'avais eu une rude journée et j'avais besoin de repos, j'étais en train de m'endormir mais j'avais oublié de mettre le téléphone en mode avion, la sonnerie se faisait insistante. C'est ma sœur qui m'appelait, inquiète de ce coup de fil tardif je finis par décrocher.

- Florence , tu regardes la télé ?

- Non, j'étais en train de m'endormir, qu'est-ce qui se passe ? Il est tard et ton coup de fil m'inquiète.

- Florence, je sais où est papa.

- Hein quoi, qu'est-ce que tu racontes ?

- Regarde l'émission "Vies Minuscules" sur la 2, tu peux même voir le début de l'émission, ils ont déjà mis le replay.

"Vies Minuscules", une émission emblématique de la 2. Le concept était d'amener une personnalité connue dans une contrée inconnue, faire découvrir une ethnie, une région. Des contrées, des vies minuscules égarées, oubliées, inconnues, un lieu minuscule, un point perdu dans l'immensité de notre planète Terre.

Ils portaient à 4: Max (Maxime Grandjean) le journaliste, deux caméramans, et une personnalité connue, plus un traducteur recruté sur place.

Pendant une semaine, la personnalité apprenait à connaître la communauté, elle aussi découvrait ces inconnus venus de si loin. L'émission avait beaucoup de succès, elle était souvent pleine d'empathie, de respect, avec des relations authentiques.

- Florence, je sais où est papa...

J'ai reçu ces quelques mots comme une bombe.

4

Papa..! J'avais dix ans quand il a disparu, cela fait plus de vingt ans.

Papa était chef restaurateur. Son restaurant était très connu, très réputé, Très

vite, il avait eu sa première étoile, dans l'euphorie, il s'était fait tatouer une petite étoile sur l'épaule droite. Quelques années plus tard le Michelin le récompensait d'une deuxième étoile, ensuite il attendait avec impatience sa troisième étoile, les critiques du Michelin et du Gault et Millau étaient dithyrambiques, rien ne laissait prévoir ce qui allait se passer, rien ne le préparait à recevoir la terrible information..

Yves Legrand non seulement n'a pas reçu sa troisième étoile mais il a perdu sa deuxième étoile. Une semaine avant les résultats officiels, on lui avait téléphoné. Un émissaire du guide Rouge lui apprenait le malheureux résultat : « Nous vous appelons personnellement avant les résultats officiels, vous perdez votre deuxième étoile. Nous sommes désolés. Vos qualités de cuisinier ne sont pas remises en question mais vous n'entrez plus dans les critères d'attribution d'étoiles. »

Dévasté, le chef Yves Legrand n'avait rien dit à personne. Il avait même laissé sa brigade et sa femme tout préparer pour la fête, les invités triés sur le volet, des petits fours, le champagne.

Et il avait disparu. Le jour de l'annonce, on attendait tous les résultats. De Monaco, les dirigeants du Michelin firent leurs annonces. Nous avons tous poussé un grand cri, j'étais petite mais j'ai tout de suite compris que ce que je vivais était irrémédiable, la vie ne serait plus jamais la même, un tsunami venait de s'abattre sur notre petite communauté.

Mon père était absent, introuvable. Ma mère était allée à la police pour signaler une disparition inquiétante mais malgré les circonstances - pas de troisième étoile, perte de sa deuxième étoile, risque élevé d'une dépression funeste - la police avait refusé de faire des recherches sous prétexte qu'il était adulte et apparemment sain d'esprit. Les jours, les semaines, les mois, les années avaient passé, il restait introuvable, Aucune nouvelle, aucune lettre d'explication. Le restaurant avait été vendu et maman s'était réfugiée dans la religion, elle était entrée dans une communauté religieuse où elle avait trouvé la paix et la sérénité.

Marie, ma sœur aînée, et moi avons été hébergées chez une tante et la vie a continué. Elle était mariée mère de famille et moi célibataire, incapable de faire confiance à un homme. J'avais vécu comme une trahison le fait que mon père soit parti sans aucune explication.

J'étais devant la télé, l'équipe de "Vies Minuscules" était dans la forêt amazonienne et rencontrait une tribu qui vivait en parfaite symbiose avec la

5

nature, refusant tout contact avec l'extérieur, désirant un isolement volontaire, vivant des ressources de la forêt de manière durable en ayant un savoir unique sur les plantes les animaux, l'écosystème de la forêt. Ils avaient accepté cette intrusion pour dénoncer les trafiquants de bois, les exploitations minières, les

orpailleurs clandestins, la déforestation et les dangers qui les menaçaient. Un bandeau sur le bas de l'écran avait précisé que l'équipe avait subi divers tests médicaux, reçu certains vaccins pour être certains qu'ils n'amènent aucun agent pathogène.

La petite équipe est accueillie par le chant d'une dizaine d'enfants : « *Chante rossignol chante, tu as le cœur à rire moi je l'ai à pleurer. Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai.* »

Quand, petites, nous avons un chagrin, mon père, pour nous consoler, nous chantait ces quelques phrases : « *Chante rossignol chante, tu as le cœur à rire, moi je l'ai à pleurer. Il y a longtemps que je t'aime jamais je ne t'oublierai.* »

Et puis, là, d'un coup je vois mon père. Je vois un homme blanc, maigre, les cheveux poivre et sel, mi-longs, les yeux d'un bleu intense, d'une couleur unique, torse nu et sur l'épaule droite une petite étoile.

L'équipe ne parle pas de cet homme, personne ne semble le reconnaître, personne ne lui pose de question sur sa présence en plein milieu de la forêt amazonienne. Pendant le reste de l'émission, on le voit très peu, il a l'air heureux, en paix, en harmonie, en parfaite union avec cette tribu. A un moment, il s'accroupit et sur le sable, dessine des arabesques, énigmatiques et incompréhensibles pour tous, sauf pour Marie et moi. Autrefois, mon père nous avait montré un livre ésotérique avec des symboles cabalistiques, une image représentait la demande de pardon, et c'est ce qu'il était en train de dessiner.

Devant la télé je sanglote. trop d'émotions m'envahissent, c'est comme si tout le traumatisme, toutes les douleurs, toutes les incompréhensions vécus s'en allaient. L'émission se termine et juste avant le générique de fin alors que la nuit tombe sur la forêt amazonienne, on revoit le petit groupe d'enfants, ils sont accompagnés de cet homme aux yeux bleus, mon père, on ne peut pas le reconnaître il fait trop sombre, les enfants chantent : « *Chante, rossignol chante, tu as le cœur à rire, moi je l'ai à pleurer. Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai.* » Il a une petite flûte et sa musique accompagne le chant des enfants. Et je sais que je lui ai pardonné.

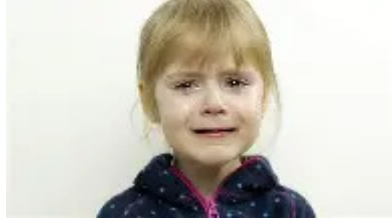


6 JACQUELINE PAUT

« Minuscule »

une vie minuscule
une abeille bourdonne
le jardin a fleuri
sous le soleil heureux

par-dessus les nuages
un colibri s'envole
le bec plein du nectar
d'une vie généreuse



une vie minuscule
et un enfant qui pleure
la rue se fait légère
quand on est si petit
et la mère qui prend
dans le cœur de l'automne
les premiers mots d'amour
sur ses lèvres qui prient

une vie minuscule
et puis des rêves roses
une vie, un voyage
où partent nos passions
des ponts qui se bousculent
pour ouvrir l'aventure
au-dessus des humains
au milieu des folies

« As Tears Go By »



Josy marche lentement sous les lampes du soir,
La ville respire à peine dans une clarté pâle.
Elle fredonne tout bas un air venu d'ailleurs,
"As Tears Go By", comme une prière sans paroles.

Josy rêve encore — nul ne sait pour qui,
Elle avance doucement parmi les passants absents.
Josy rêve encore, et quelque chose veille
Dans le silence posé sur ses épaules fragiles.

Ses yeux gardent un feu que la nuit respecte,
Une lumière basse que rien ne réclame.
Elle parle peu, comme on garde un secret,
De peur que le jour n'en disperse la flamme.

Josy rêve encore — nul ne sait pour qui,
Elle avance doucement parmi les passants absents.
Josy rêve encore, et quelque chose veille
Dans le silence posé sur ses épaules fragiles.

Un café s'éteint, les chaises levées ressemblent
À des figures patientes attendant le matin.
Josy reste là, immobile un instant,
Comme si le monde hésitait autour d'elle.

Josy rêve encore sous la lune ordinaire,
Elle écrit quelques mots que personne ne lira.
Puis elle relève les yeux — et rien ne change —
Sinon cette douceur d'être là.



ANONYME

9

« Le délateur »



Monsieur le Commissaire,
Je venais sans bruit, sans lumière,
Un nom tremblait entre mes doigts
Comme une preuve contre moi.

Je portais des mots empruntés,
Des soupçons mal assurés,
Petites graines de silence
Semées au cœur des existences.

On m'avait dit : « Il faut parler,
Le monde tient par la clarté. »
Alors j'écrivais, appliqué,
Pour avoir l'air de compter.

Dénoncer semblait juste et simple,
Un geste droit, presque invisible ;
Moi qui n'étais regardé par personne,
Je devenais celui qu'on écoute et qu'on nomme.

Chaque signature me grandissait,
Chaque regard m'autorisait
À croire qu'en jugeant autrui
Je m'élevais hors de ma vie.

Mais les visages ont disparu,
Les portes sont restées closes et nues ;
Et le silence, lent miroir,
A commencé à me voir.

Alors j'ai compris trop tard
Que mes mots bâtissaient un mur noir ;
Je cherchais une place au jour
Je n'ai trouvé que son détour.00

Monsieur le Commissaire, désormais
Il ne reste que ce secret :
Je voulais seulement exister,
Et j'ai appris à accuser.



« Palimpseste ? »

Épeler la vie à l'envers est un exercice périlleux.

Pourtant j'ai besoin de légendes, de celles qui font le roman familial. Ainsi accompagnée, il me devient plus facile de sauter de pierre en pierre sans glisser sur mes douleurs.

Ce qui revient en premier, ce sont les odeurs. L'odeur de vase de la Loire accompagne cette photo du bébé aimé de ses jeunes parents. Ils sont beaux. Une douzaine d'années plus tard, ils ne s'aimeront plus. En 1943, c'est la guerre. La nuit, ils ont peur, ils entendent passer les avions américains qui vont bombarder Nantes. Au village, il n'y a rien, ni essence, ni pénicilline, ni chocolat. Je suis née là pourtant, chez les parents de mon père, dans ce chaos, mais déjà dans l'ordre du monde. Un homme et une femme qui se sont croisés, puis éloignés, puis détestés, me regardent, étrangement familiers, étrangement inconnus. Elle était faite de quoi, leur vie d'avant ? Et la haine à venir, on en parle ?

Il est là le paradoxe des souvenirs. Ces bouts de vécu, qui furent une part même de notre substance intime, ne se dévoilent guère lorsqu'on les convoque. Alors, comme Doisneau bricole ses photos, on reconstruit une histoire avec ces bribes. Elle semble tenir à tous les vents et pourtant, nous le savons, elle se dérobera sous le regard et sera rendue au néant.

D'autres odeurs remontent, celles d'un minuscule appartement parisien, où je reconnais mon petit lit à barreaux. Ce doit être mon premier souvenir, puis vient l'image de ma mère penchée sur sa précieuse Singer, glissant sous l'aiguille frénétique un ourlet de rideau, tout en écoutant la radio : « Rendez-vous à cinq heures », une émission pour dames. Des effluves de tarte aux pommes rôdent. Moments paisibles. Où partent-ils, ces morceaux de bonheur ?

Foutus, bouffés, comme l'escalier en bois brut de l'école primaire, Javel et craie. Le hall du lycée, savon de Marseille. La petite maison sarthoise des parents de ma mère, compote de poires et crêpes d'amour. Aucun amour hélas ne nous est rendu vivant.

Et l'appartement de Vanves, il sentait quoi ? Le cuir de nos cartables à ma sœur et à moi, les vêtements mouillés par la pluie d'automne ? Le bain moussant dit japonais, la brioche du goûter ? Des vies entières détenues dans ces senteurs, bien au chaud, avec du sens qui rassure, du plaisir ? Ou du vide, de l'absurde ?

Qui se soucie des petites madeleines du premier venu ?
Elles ont un goût de vieux, on les jette à la poubelle, on en fera d'autres.



« Le doudou de Léo »

En souvenir de nos doudous d'enfants

Voilà, ce mois-ci je vais vous raconter une histoire faisant appel à nos souvenirs d'enfants, le doudou.

Dans une maison d'une petite ville de province vivaient une maman et son fils Léo. Quand il était encore bébé sa mère lui avait offert un doudou et depuis il ne le quittait pas. Ainsi, du berceau à la poussette, de voiture en voiture celui-ci l'accompagnait partout. Pour dormir et faire la sieste, à table sur ses genoux. (Et si sa mère l'avait laissé faire il l'aurait emmené dans son bain). Pour les promenades dans les jardins de la ville, pour les courses au supermarché et dans tous les magasins... Pour voyager quand il allait chez ses grands-parents à la montagne ou en vacances avec sa mère à la mer.

En grandissant, tous les soirs, il lui racontait ses misères en chuchotant dans son oreille. La soupe qu'il n'avait pas aimée chez sa tante... Quand il s'était écorché les genoux en tombant sur le gravier de sa cour. Sa peur d'avoir été dans le noir la nuit où l'orage avait coupé le courant... Ou le jour où il avait mangé une énorme glace au chocolat avec son grand-père à la fête foraine de son quartier. Bref, il lui racontait ses peines et ses joies. Puis, avant de s'endormir il le couvrait de bisous sur le museau ou bien lui faisait un câlin.

Pour tout dire, c'était son compagnon et son confident. Un jour, il l'avait perdu. Ce jour-là il avait beaucoup pleuré... Et, plus tard il avait sauté de joie quand sa mère l'avait retrouvé sous son lit, plein de moutons. Comme il était poussiéreux et sale sa mère l'avait lavé délicatement dans le lavabo de la salle de bain avec du savon. En lui rendant elle lui dit « — Maintenant ton doudou est propre et sent bon la lavande »... Cela le mit en colère et il le jeta par terre en disant « — Ce n'est pas le mien, il ne sent pas bon, je n'en veux pas ! ». Cette nuit-là il fit un rêve. Son doudou se moquait de lui, il lui faisait un pied de nez et lui tirait la langue... Quand il se réveilla son doudou se trouvait contre sa joue. Comme il avait pleuré ses larmes avaient coulé sur celui-ci... Maintenant, il le reconnaissait car son doudou avait retrouvé son odeur.

Les jours passèrent... de courses en courses. De voiture en bus. De séjours en séjours chez les grands parents à la montagne et de vacances à la mer. Le doudou, fidèle compagnon, était toujours là.

Mais un jour (allez savoir pourquoi) emportant avec lui les secrets de Léo il disparut. Celui-ci pleura longtemps et dormit mal pendant plusieurs jours. Pour le consoler sa mère le chercha avec lui. Il n'était pas sous le lit, pas à la

maison ni dans la voiture. Alors où pouvait-il bien être ? Sa mère téléphona à ses grands-parents... Pas chez eux non plus. Elle fit aussi le tour des magasins, il n'y était pas. Pas non plus chez le boulanger où avec sa mère Léo allait chercher le pain. Nulle part ! Introuvable ! Incroyable ! Léo bien sûr était inconsolable... Alors sa mère, croyant bien faire, lui en acheta un autre. Exactement le même. Celle-ci bien sûr était contente de l'offrir à son fils. Mais cet enfant de quatre ans le refusa, en colère il criait : « Ce n'est pas le mien, il ne sent pas bon et puis il a deux oreilles !... » C'est normal lui dit sa mère, un ours a toujours deux oreilles... Alors Léo encore en colère prit l'ours par une patte et le jeta par la fenêtre grande ouverte.

Allongé sur la terrasse la tête entre ses pattes de devant le chien de la maison s'en empara aussitôt et joua si bien avec l'ours que celui-ci se déchira...

C'est ainsi que finit la vie d'un ours en peluche appelé à devenir doudou. N'est-ce pas là, vous en conviendrez, une durée de vie minuscule !

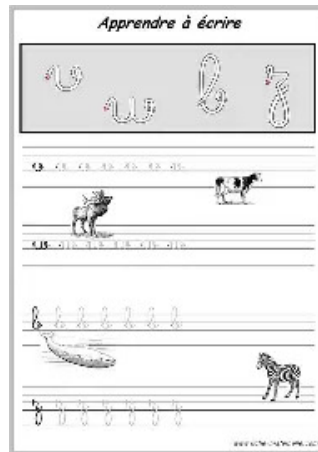
Épilogue. Face à ce qui était pour Léo un drame (il pleurait à chaudes larmes il faut bien le comprendre) sa mère ne savait plus quoi faire pour le calmer. Alors, après réflexion elle prit une décision importante, capitale même (comme seules les mères savent prendre). Elle allait recoudre le mieux possible le nounours pour le redonner à Léo en lui disant que même recousu (et borgne) son doudou serait toujours son doudou.

Aujourd'hui, Léo a grandi. Il sait maintenant lire, écrire et compter. Il n'a plus besoin de doudou. Quant à ce dernier, eh bien il est toujours dans sa chambre sur une étagère à côté de ses livres scolaires et de contes (bon élève Léo aime beaucoup les contes). Du haut de celle-ci, comme un grand frère, il surveille de son œil attentif le sommeil de Léo, ses jeux et ses devoirs. Concernant ses joies, ses peines et ses petits secrets Léo se confie depuis lors très souvent à sa mère.

PS : Si par hasard un ours en peluche se reconnaissait dans cet article ce serait une pure coïncidence.



« La minuscule »



La minuscule n'est pas l'insignifiante, la minuscule a un sens.

La minuscule n'est pas l'infime, la minuscule est considérable.

La minuscule n'est pas l'imperceptible, la minuscule est remarquable.

La minuscule n'est pas la négligeable, la minuscule est la majeure partie du texte, elle est le nombre, elle est le corps du texte et son essence. La minuscule donne son rôle à la majuscule. La majuscule n'est spécifique que parce qu'elle est l'initiale. La majuscule incarne le pompeux, l'imbu et le prétentieux. La minuscule est l'humble. Cette humilité fait sa noblesse et sa fierté.

La minuscule n'est pas l'insignifiante.



16 PHILIPPE BLONDEAU
« Pour nos vies minuscules »

Ce presque rien de vert qui flotte
haut
à la hune des arbres
nuage tout juste soufflé d'un sourire d'ange :
un printemps de plus
au loin qui s'annonce

mais le temps
un roulis
jusqu'où qui nous emporte ?

tous nos rameurs maintenant
ivres ou noyés
et nous simplement dérivant
îles en pointillés
de vies minuscules
dans le grand océan des catastrophes.



« Un monde nouveau »



Après les quinze dernières saisons passées dans les profondeurs de la terre, TX-20456 fut l'une des premières éclaireuses chargées de déterminer l'emplacement optimal d'une nouvelle cité à l'air libre.

Avec quelques milliers d'autres, elle se mit à rechercher les meilleures conditions possibles pour assurer « La Reconquête ». Elle était en quête de régions où les plantes auraient repris leur croissance naturelle.

L'antarctique, bien que sans glace, était resté aride, quand le pôle Nord n'existait plus.

La montée des eaux avait bouleversé les côtes devenues souvent des marécages invivables.

L'essentiel des plaines et des zones de moyenne altitude avaient été sérieusement ravagées ; forêts et culture incendiées, cités rasées, cours d'eau taris et nappes phréatiques chimiquement contaminées.

De nombreuses zones étaient bouleversées et irradiées, devenues impropres à la vie animale ou végétale. La nature mettrait du temps à reprendre ses droits.

Il lui restait malgré tout à explorer les régions montagneuses qui avaient servi de refuge aux derniers envahisseurs.

Ceux-ci ne se manifestaient plus aux alentours de la cité. Leurs abris bétonnés souterrains étaient détruits ou ils y étaient définitivement enfermés sans issue. Leurs machines avaient épuisé leurs ressources énergétiques, leurs batteries étaient vides, leurs générateurs solaires ou leurs piles nucléaires manquaient

18 de pièces de rechange. L'atmosphère ionisée paralysait leurs transmissions. Ils n'avaient plus les compétences et les moyens des siècles précédents pour les réparer. La plupart avait disparu dans le fracas des luttes entreprises pour la conquête du pouvoir suprême. Ils étaient maintenant tellement rares qu'ils n'étaient plus à craindre. D'ailleurs ils devraient s'éteindre d'ici peu, nombre d'entre eux étant atteints des symptômes de maladies mortelles à moyen terme. Ils ne représentaient guère de danger pour son peuple.

TX-20456 savait qu'il faudrait être patient, et attendre quelques générations avant de réoccuper la plupart des territoires de la planète.

Bien qu'immunisés contre les différents polluants qui imprégnaient les sols et les microorganismes mutés largement répandus dans l'air et insensibles aux radiations atomiques résiduelles, TX-20456 et ses semblables devaient être prudentes dans le choix des emplacements pour les nouvelles colonies. Elles n'étaient pas à l'abri d'une molécule inconnue, ou d'un virus dangereux pour leur espèce. Les « occupants du dessus » avaient pu développer une substance ou un gène, accidentellement létal, pour lesquels il faudrait rapidement mettre au point au moins un vaccin. Ultérieurement la nouvelle descendance de « la Mère » sera porteuse d'un ADN capable de résister à ces produits toxiques.

Chaque territoire devait être examiné en détail. La guerre avait été universelle et sans limite ; elle avait stérilisé la surface de la majorité des continents. Avec les déserts, sans doute qu'un certain nombre d'îles avaient été épargnées. Du moins celles qui étaient assez hautes pour ne pas avoir été submergées ou utilisées pour les conflits fratricides des envahisseurs. Les mers et les océans n'étaient plus sillonnés par leurs engins que les TX chargées des communications utilisaient entre elles.

Il faudrait du temps pour rétablir avec elles des contacts. Mais, d'abord, chacun pouvait vivre en autarcie dans sa région. Par ailleurs dans la cité on avait toujours préféré la collaboration et l'équilibre à la compétition et à la domination ; on était dorénavant en droit de se demander s'il était nécessaire

d'établir des relations à longue distance. La mondialisation était devenue inutile. Les rapports de proximité pour être pacifiques devaient être en rapport avec les besoins essentiels. La thésaurisation n'avait pas sa place entre les êtres égaux d'une même espèce.

Ces réflexions étaient nées peu à peu dans l'instinct, la sensibilité, puis l'intelligence apparue dans la grande communauté des TX et des autres familles comme les MB ou les CZ. Elles se partageaient sereinement, mais activement, les tâches quotidiennes indispensables à leur survie depuis leur apparition au Crétacé. Les derniers humains furent saisis d'étonnement, puis inquiets, effrayés et finalement désespérés, quand ils réalisèrent, à la vue de millions de fourmis qui surgissaient du sol, que leur règne avait touché à sa fin. Une vie minuscule réprimée depuis deux cent mille ans reprenait sa place au soleil, sans technologie ni religion.





Il neige, parce que sur mon épaule la nature a déposé ses flocons. Que va-t-il rester à part les restes de neige ? Un peu de moi ? J'ai invité ton regard à me désarmer, à exprimer une volonté nouvelle. D'un éboulement de plaisirs ébranlés, mes vœux tombent. J'invite ton regard à s'abandonner dans le mien. Je contourne notre guerre. Je l'arbitre en parfaites figures géométriques. Je l'entoure d'un cercle de mille mètres de diamètre. Mon cri, lisiblement débridé, sublime, se referme en toi.

Je pense à la femme que je suis, à celle qui n'a pas le temps de devenir une autre. Je pense à la femme que je suis

qui se tient à l'écart

qui s'échappe

qui respire

qui regarde les murs.

Nos pierres, dociles, s'accordent. Tout est prétexte à la grâce. Je vendange le sol en fête. Je sème notre bonheur insatiable. Le temps de déchausser nos malheurs a sonné. Ensemble, vivre, même minusculement. Frapper le reste de l'histoire. Partons, à petits pas, à grandes enjambées. Faisons de notre marche une ronde pour s'assurer que tout est en ordre.

Aurai-je ma part ?

J'encourage presque tous mes vœux à se relever. Ceux qui viennent ici pour rire mourront chez les fous. Je chargerai les bateaux qui naviguent le long des côtes. Entre deux marées, je monterai au mât pour y hisser nos vieux chiffons.

Que les océans sont beaux ! Pourquoi s'attendrir, verser des larmes ? Pourquoi perdre pied à aller comme le poisson, puisque nager n'est pas dans tes cordes ? Le vent ne faiblit pas. Il déferle. Il assaillit frontalement. J'aime sa fureur.

- Si j'avais les ailes d'un goéland, je planerais au-dessus de tes vertiges névrotiques.

Il fendait le ciel pour y orienter des matins ensoleillés. De mes longs jours entachés de colères, il s'épuisait à me couvrir de baisers, sans jamais se plaindre.

Dis... de René Char
Dis ce que le feu hésite à dire
Soleil de l'air, clarté qui ose,
Et meurs de l'avoir dit pour tous.

Nous serons en panique car nous comprendrons ce que nous ne nous sommes pas dit. En panique, à attendre le prochain train. Il pleuvra ce jour-là.

N'attendez pas que le temps s'écoule lorsqu'il est encore temps d'arpenter le quai et d'interpeller un chauffeur de taxi. N'attendez pas une époque qui ne sera pas la vôtre. N'attendez pas la malédiction qui ne vous rassemblera pas. Je vous dis de cesser le feu. J'écris en mémoire des soldats morts au combat.

La flamme que vous vous êtes déclarée ne va pas diminuer.

- Vous en êtes bien sûre ?

- Aussi sûre que la beauté des eaux profondes nous endort.

Nous irons par le train, se demander pourquoi le tunnel est si long. Nous sommes deux bêtes sauvages qui dévorons les agneaux. S'il neige à notre passage, c'est pour refroidir les brûlures de nos âmes. Il neige par la bouche des hivers côte à côte. Lorsque les navires s'engloutiront, la tempête enveloppera le ciel d'une ultime folie. Il neige par la bouche des hivers. Que la terre est mauvaise dans le champ de nos cœurs !



Quelle vie insignifiante sommeille en demain ! Je m'endors au pied du Temps où tu fus mon amant. J'aimerais tant que Pythagore me mette en relation avec les longueurs des côtés dans un triangle rectangle. L'hypoténuse : le côté opposé à l'angle droit, je ne m'y opposerai pas. J'implore cette nouvelle vie insignifiante, maudite, infâme, démoniaque, à venir prendre place au fond du gouffre où mon corps s'est jeté, où un soleil sans chaleur s'est éteint, où mon cœur plane, où ma danse a pris fin. Quelle vie insignifiante m'attend, demain. Sans ruisseaux, ni verdure. Un souvenir inquiétant, morbide, immoral, qu'il faudrait étouffer, déchirer dans les cavernes de l'enfer. Cette vie insignifiante m'attend au tournant, quelque part, aux adieux, et peut-être que quelques-uns de mes frères, ceux qui ne m'ont pas encore tourné le dos : les taiseux, les amoureux, les cafardeux, les ténébreux, de leur capiteuse lumière, emprunteront mon âme pour la réchauffer aux feux de la Saint-Jean.

Enfin transformée, ma vie, minuscule, consumée d'une écriture en lutte, s'écriera : "Ne reviens plus."

« Vie minuscule »

L'homme ordinaire est matinal. Il a un traitement quotidien pour diminuer ses douleurs. Il boit l'apéro avec ses voisins le week-end. Il s'habille simplement. Il ne fume pas. Il travaille. Il marche beaucoup. Il a trois ou quatre préservatifs dans son portefeuille. Il n'est pas trop dépensier. Il met la main au cul d'une femme à la moindre occasion. Il n'est pas très beau. Il aime l'eau. Je ne m'embarquerai pas à mettre en lumière un potentiel parallélisme entre le liquide amniotique et le grand bleu des océans, non. Non, je ne m'y mouillerai pas. Mais d'après mes sources, l'homme ordinaire aime l'eau, aime s'y baigner. La mer Méditerranée, elle, assassine l'homme ordinaire. Elle est la plus meurtrière au monde. On me l'a dit. On me l'a dit. Elle s'amuse de l'homme ordinaire dont la chair blanchâtre rend hommage à l'écume des vagues. De son autorité, de ses concepts, sa fringale obéit à la justice qui condamne l'homme ordinaire, d'une loi de l'ancien temps : la peine capitale.

Elle vivait simplement. De ses rires, de ses larmes. Dans la bouche, un bouquet d'amour. Des étoiles sur le front. Le visage éclairé de malheur, de bonheur. L'âme à vif. Le corps curieusement glacé, les mains chaudes. Pleine de légèreté derrière un rideau de papillons. De cette forteresse, elle parcourait le monde, sans bruit, nourrie par le désarroi et l'espérance, tenant en un fil, le fil d'une vie qui ne tient qu'à un fil. La douceur inflexible de la volonté : rauque, sauvage.

Enfin, ce jeudi 13 novembre, survint un regard brûlant. Ô désir palpitant, ô nouvelle marche jusqu'à la mort ! L'œil du chat, la pierre de l'amour, la jouissance du cœur. La clé des demains dans les serrures. Le pas du chat, les ronrons, l'éveil des plaisirs. Sommeiller. À minuit. Ô nuits près du chat !

« Ce rêve taillé sur mesure »

Mon rêve est un remède. Il tourne ses pétales bleutés dans la chair furieuse du soleil. Mon rêve, voluptueux, puissant, fantasque, m'habite d'une évidence empreinte de charité. Mon rêve, de son chant susurré, me porte à l'oreille du ciel. Mon rêve, après m'avoir troublée, m'inonda de baisers. Jusqu'à ce qu'au petit matin, il ne fût plus qu'un feu noir.



24 STEPHANE NOGUES

« Un mauvais jugement »

Suzanne écoute sa descendance lui expliquer le rôle qu'elle a joué dans leurs vies, et combien son empreinte marque tout. Bande de menteurs. Son existence durant, elle a lutté contre vents et marées pour que la lignée reste un tant soit peu unie. Elle a heurté des écueils, des récifs. Ils se chamaillent sans cesse, s'entourloupent, laissent les semblables se débrouiller devant les problèmes. Elle, chaque fois, intervenait auprès des uns et des autres, aidait ceux qui avaient besoin, s'évertuait à garder la relation entre eux. Il y a une paire de mois, elle a dû arguer de son état de santé afin qu'ils la rejoignent passer les fêtes de nouvel an à l'unisson. Elle voulait encore réussir à ce que chacun communique avec ses frères, sœurs et autres tontons. Elle sait que cela va disparaître dès ses yeux fermés, ce qui ne saurait tarder. Elle a eu beau y mettre le cœur entier, sa vie n'aura pas été grand-chose au sein de la famille, même si celle-ci dit l'inverse.

Avant-hier, des anciens collègues de l'imprimerie l'ont visitée. Elle a retrouvé cette sensation. Peu se rappellent d'elle malgré les nombreux plus qu'elle a amenés. Elle n'a créé aucune révolution, juste amélioré. Incluse l'ambiance de la société quelquefois au fond, les ouvriers de méchante humeur. Elle les approuvait mais était à son poste, l'entreprise jouait trop gros. Là aussi, sa vie n'a pas pesé lourd au milieu des membres de l'établissement ; elle ne croit plus les copains qui lui disent le contraire.

Elle regrette de ne rien offrir de mémorable à ses enfants et petits-enfants : ni musique, ni livre, ni art déclinés pour eux. Hélas, si elle touchait bien des domaines, elle ne brillait nulle part. Elle aurait aimé qu'ils conservent un bout d'elle en tête, un air à fredonner ou les mots d'une citation. Elle a fait un bref coucou sur la planète, un être quelconque parmi des milliards. Elle jette un œil sur sa table de chevet, à sa demande son dilemme la regarde ; deux jeux de trois typo-lettres en plomb : « V.I.E. » en majuscule et « v.i.e. » en minuscule. Elle n'a pas décidé, quoiqu'elle s'imagine à priori enterrée avec celles miniatures, pareilles à sa vie...

Je vois. Je sais. J'existe après la mort ! Je ressens les impacts de la totalité de chacun de mes actes. Je suis déboussolée, omnisciente. Mon cerveau appréhende tout de concert, quels chocs émotionnels ! Là, quand j'ai refusé un jouet à mon fils, je ne savais pas qu'il l'a ensuite volé, enclenchant une spirale qui l'a entraîné si bas. Ce moment où je sauve mon mari en lui dévouant mon amour, j'apprends qu'il allait se suicider. Ici, lorsque j'ai prêté une oreille attentive à ma cousine, j'ignorais comme cela a compté, ce soutien a permis son rebond. Que la moindre de nos décisions a de conséquences ! Que... qu'arrive-t-il ? Quelque chose m'a mise face à trois vérités ? Je vois mon honnêteté, salie des fois où j'ai triché, menti... J'aperçois ma bienveillance, assombrie de mes mauvaises actions... Je constate mes sentiments, noircis par mes pensées négatives... Drôle d'impression, celle de me juger à l'aune de mon propre caractère, celle que l'on oriente mes réflexions, m'incite à prendre du recul sur ces tableaux. Je m'autorise à les admirer. Ma sincérité encore fraîche malgré de petites taches, des accidents négligeables. Ma bonté claire, étincelante, nonobstant de vilains passages qui la parsèment de gris. Mon empathie rayonnante, on distingue à peine les rares points affligeants de mon égoïsme. Que je me suis mal jugée ! A travers mes valeurs essentielles, j'ai eu une vie... monumentalement MINUSCULE.



La mère rousse échappée du béret violine en feutrine, cette mère en tirebouchon ce ne peut être qu'elle. Et cette façon de marcher en sautillant. Il me suffirait d'un profil, d'un nez trop court et retroussé pour être certaine que c'est bien elle. Mais elle avance cou tendu et poing levé. Elle, si petite, que je lui ai toujours tout cédé comme si ma taille m'obligeait à renoncer au plaisir.

Un jeune homme, visiblement survolté, tangué à son côté, se penche vers elle et j'imagine qu'il cherche ce parfum acidulé dont elle a toujours abusé. Je m'inclinai moi aussi vers ce cou échevelé et je retenais mon souffle pour retenir le goût de ses mèches.

Voilà six mois que je suis rentrée d'Angleterre. Si je n'étais pas venue à cette manifestation elle aurait sûrement tardé à me retrouver, elle aurait fait durer l'attente comme dans l'enfance des jeux cruels et des impatiences. J'aurais attendu voûtée un peu sous le crachin et j'aurais pris le temps de lui sourire encore.

Elle creusait des nids dans les draps et on foulait le monde avec ses livres d'images et ses énormes encyclopédies dont les pages d'anatomie nous arrachaient des rires et des pouffements qui nous dénonçaient. Souvent au retour de l'école, je portais son cartable et je la regardais courir jusqu'à la boulangerie avec sa traîne rousse. On partageait les bonbons assises sur un mur devant chez elle et l'on se quittait les fesses gelées.

On se jurait des voyages des amitiés sans faille et des amours partagées. Je recueillais ses mots dans mon mouchoir de poche et je les tenais serrés jusqu'au lendemain.

A son mariage - pour un enfant qui n'est jamais venu - j'ai surpris des larmes sous son voile de fausse vierge et mon embarras l'agaçait tant qu'elle m'a chassée. Elle avait décoré la chambre du bébé avec des guirlandes et des boules de Noël. Je lui dis qu'elle n'accoucherait pas d'un Christ mais d'un enfant comme les autres, comme nous. « Et alors je m'en fiche ! C'est un cadeau pour moi ! » Elle avait un tremblement dans la voix qui ne lui ressemblait pas. Elle avait encore cette année-là ces joues roses de poupée de plastique, comme celle que nous torturions avec des grands éclats de rire.

Le bébé est parti avant même d'être au monde. Elle m'a demandé de débarrasser la chambre de ses décorations - elle a dit « ridicules et puériles » - . Son mari, Alex, ne rentrait pas le soir et lui téléphonait de longs messages d'amour qu'elle me faisait écouter en ricanant. Elle me dit qu'elle ne savait

pas quoi faire de lui, que ce n'était ni un ami, ni un bon amant. Je l'écoutais, elle si violente et j'écoutais ces mots magiques qu'il lui offrait. Je savais que je serais toujours celle qui porte le cartable.

Je ne sais aujourd'hui si je dois lui avouer que je me souviens de sa peau à lui, de ses gestes lents et précieux, de sa bouche avide et de ses regards. Une nuit de bonheur mais je sais que dans ses yeux ce n'était pas moi qu'il adorait.

Nous avions toutes deux des projets d'une vie ensoleillée et bruissante d'amis, d'amants et d'enfants pourquoi pas. Nous mangions des camemberts entiers arrosés d'un vin rouge plutôt mauvais en préparant nos exposés. Nous écrivions des poèmes ridicules et des chansons à boire.

Nous fumions des gitanes. Dans l'air irrespirable je mendiais encore dans ses yeux une promesse de fidélité. Drôle de mot pour elle qui voguait de bras en bras et revenait toujours se réchauffer à mon chevet.

Nous avions des sourires aux lèvres, des rires tonitruants qui faisaient se retourner le monde cul par-dessus tête jusqu'à cette soirée où je n'ai pas su la défendre et porter le cartable. Elle m'avait entraînée là comme partout elle tirait ma laisse. Quand je l'ai retrouvée recroquevillée, ses cheveux sur le visage comme une traînée de sang, j'ai voulu lui dire que je l'aimais comme une sœur une amie une femme mais elle n'était plus qu'un petit tas d'habits défaits qui ne souriait plus. Je l'ai portée et caressée sur le divan de nos dimanches gris. Je n'ai jamais su qui avait déchiré la robe noire si courte qu'elle aimait tendre sur ses hanches. Elle a débarrassé son corps de mes mains hésitantes dans un grand sursaut. Elle a claqué la porte. Dans l'escalier ses escarpins de fée claquaient mes joues de gifles incroyables.

Sur le boulevard aujourd'hui ça marche ça saute ça court et les gens crient et revendiquent et s'époumonent de slogans que je ne comprends pas. Je regarde toujours la mèche frisottée échappée du béret et ce poing levé gros comme une épingle dans cette foule qui rugit et rit. Il est temps de lui dire ... Il est temps de porter à nouveau le cartable.

Et puis des claquements, des fumées qui piquent les yeux. On se précipite vers le métro. Elle est à deux pas de moi. J'attrape son épaule, elle se retourne prête à s'arracher à ma prise. Son visage d'une pâleur que je ne lui reconnais pas me sourit ou grimace, je ne sais. Elle me dit qu'elle est bien contente de me revoir mais qu'elle est pressée et se rue derrière le grand échelas qui reniflait son cou.